



Renonciation du Pape : un acte de liberté spirituelle

Mots clés : Pape, Vatican, Benoît XVI

Par  Thierry-Dominique Humbrecht

TRIBUNE - Le philosophe dominicain Thierry-Dominique Humbrecht salue la prudence et le courage de Benoît XVI.

Lui seul pouvait le faire. Trop d'esprits aveuglés le croyaient conservateur, passéiste, replié sur une vision caduque du monde. Pourtant, il leur suffisait de décoller le nez de la vitre pour s'apercevoir que les cartes de cet homme étonnant étaient autrement distribuées. Le théologien que fut le cardinal Joseph Ratzinger, et le pape qu'il est devenu, a montré sa volonté d'affronter les problèmes explosifs, douloureux, ardu intellectuellement et humainement, de déplacer les lignes ou de les affermir.

Benoît XVI, pape malgré lui, n'a certes pas annoncé sa démission par lâcheté, lassitude ni convenance personnelle. Il l'a dit lui-même, c'est en considération de l'âge et de l'affaiblissement de ses forces face à une telle responsabilité qu'il s'est décidé. L'acte d'intelligence consiste à juger et donc à jauger les paramètres d'une situation, puis à prendre les décisions qui en découlent, avec détermination. Ce que le philosophe appelle la vertu de prudence. Entendons ici la prudence comme la capacité intacte de prendre une décision, d'agir en allant jusqu'au bout. Or une telle prudence n'est pas seulement humaine. Elle est aussi d'ordre spirituel, prise face à Dieu. Du courage, il en aura fallu au Pape, face à la rareté du phénomène d'une démission, unique à l'époque moderne, quoique situation prévue par le droit de l'Église. Sa décision est donc à la fois légitime et prudente, proportionnée à celui qui la prend, face au monde au milieu duquel il la prend.

De la liberté, il en faut, à un homme de 85 ans placé dans une telle situation. Il lui aurait suffi de continuer, d'attendre, d'emboîter le pas de Jean-Paul II, martyr de sa fonction et de ses souffrances. La liberté de Benoît XVI relève de la lucidité face à sa faiblesse, qu'il sait devoir vivre autrement. Elle relève aussi d'une autre dimension.

La liberté dont il s'agit est une liberté spirituelle, face à Dieu et aussi face au pouvoir mondain. Face à Dieu, il se sait, comme tout chrétien et même comme tout pasteur, selon la parole de Jésus, un «serviteur inutile» ; serviteur mais inutile, inutile mais serviteur. Il a accompli sa tâche et c'est au nom de la tâche elle-même qu'il prend la liberté de s'en dessaisir: il affirme ne plus pouvoir l'accomplir comme elle doit l'être, au niveau d'exigence que celle-ci requiert. Cette attitude se situe aux antipodes de l'instinct propriétaire, même spirituel. Devant Dieu et sous sa grâce, il ose se déclarer inutile quant à la fonction. L'Esprit saint suscitera son successeur.

Face au pouvoir, entendons face au caractère mondain du pouvoir, du goût de s'y accrocher et de dominer, il atteste le caractère non pertinent d'une analyse elle-même mondaine, trop fréquente lorsqu'on présente l'Église catholique. Un pape n'est pas un potentat, un Sardanapale qui fait périr l'univers avec lui. L'Église est celle du Christ, sa hiérarchie est députée à la sanctification des fidèles et à l'annonce de l'Évangile au monde, elle ne se sert pas elle-même, nonobstant le péché des hommes. C'est d'ailleurs à réduire ce péché qu'elle est destinée.

Le pouvoir ronge les meilleures consciences. On voit aujourd'hui des gens d'Église, clercs ou laïques,

bâtir leur succès médiatique sur la dénonciation du pouvoir dans l'Église mais, en fait, ne penser qu'à lui pour eux-mêmes. Dites-moi ce que vous dénoncez, je vous dirai ce qui vous obsède. Pathétique.

Point n'est besoin d'être grand clerc, c'est le cas de le dire, pour prévoir les répliques médiatiques qui président à une élection papale. Outre **les pronostics**, toujours démentis, sur les candidats, reviennent immanquablement des plâtrées comme celles-ci: «Sera-ce un pape africain (en option: sud-américain, pour le côté tiers-mondiste, quoique en perte de vitesse)?» et l'inénarrable: «Le successeur va-t-il enfin faire évoluer l'Église?»

La première question (africaine) n'est pas en soi illégitime, mais elle ressemble trop à ceux qui la posent: Occidentaux riches, postchrétiens jusque dans leur conception de la démocratie. À l'instar de la question du manque de vocations, où sans en prendre la mesure ils veulent aller voler aux pauvres les prêtres qu'ils refusent de fabriquer eux-mêmes, «absorbés dans leur graisse et dans leurs ténèbres» (dirait Saint-Simon), ils souhaitent de même un pape qui ressemble à l'image lointaine qu'ils se font de l'Afrique, façon Tintin au Congo relooké humanitaire. Colonialisme bobo, abstraction d'intellectuels autoproclamés, jeu de miroir narcissique, conception puérile de la représentativité. Un pape peut venir de partout, mais il n'est pas choisi comme l'est un candidat de primaires de parti.

La seconde question (l'évolution) en dit plus sur les critères du monde profane que sur ceux de l'Église. Celle-ci n'est pas l'ONU, elle est une institution spirituelle fondée sur la Parole du Christ. Si, pour s'aligner sur le monde, elle dérive avec lui, surtout en matière de mœurs, à rebours de l'Évangile, ce n'est pas seulement l'Église qui perd son âme, c'est le monde qui se court à sa perte. C'est l'«obscurcissement de la conscience occidentale» (Benoît XVI).

Les critères sociologiques des analystes de l'élection auront donc à devenir pertinents, ils le sont rarement.

Thierry-Dominique Humbrecht vient de publier «Mémoires d'un jeune prêtre» (Parole et Silence).